

Pourquoi ai-je participé dès sa fondation au Mouvement de lutte contre la constante macabre ?

Des raisons familiales

D'abord, j'ose l'avouer, pour des raisons familiales. Nous avons eu la chance, ma femme et moi d'avoir quatre enfants qui ont bien réussi leur scolarité et au-delà. Et pourtant, au moins une fois, un de leurs enseignants a porté un jugement définitif et sans appel sur leurs capacités scolaires. Le sommet, si je peux dire, étant atteint par l'appréciation portée en maternelle moyenne sur notre dernier fils, devant lui : « Ce pauvre enfant, il est complètement nul ». Cet enfant nul est aujourd'hui maître de conférences dans une université française, mais il a mis des années pour reprendre confiance en lui.

Il est vrai que selon les propos de mon épouse, Geneviève Joutard : « *C'était une école où l'on préparait Polytechnique dès la maternelle !* » Derrière cette boutade, se cache l'idée que l'institutrice ne faisait qu'obéir à la pression sociale et à la volonté de la majorité des parents. Les enseignants, décourageant leurs élèves et pratiquant inconsciemment la constante macabre, reflètent la société française et sa culture. Au-delà des phrases blessantes, la forme la plus continue et la plus achevée de la dépréciation des élèves se situe, en effet, dans une notation qui pour être considérée comme valable, doit comprendre un nombre important de mauvaises notes et ceci même avec d'excellents élèves. Il suffit de connaître d'autres systèmes éducatifs pour se rendre compte qu'il s'agit bien d'une spécificité française qui se reproduit d'une génération à l'autre.

Nous l'avons en effet retrouvée à l'échelon de nos petits-enfants et jusqu'à l'enseignement supérieur : le but de certains n'est pas de faire réussir leurs élèves ou leurs étudiants, mais de les faire échouer. Malgré nos efforts et ceux de multiples associations n'ont pas encore réussi à transformer les mentalités.

Le manque de confiance visible dans les comparaisons internationales

Ce système de la défiance se lit parfaitement dans les comparaisons des résultats entre pays. Les faits sont maintenant bien connus : l'élève français est un de ceux qui a le moins confiance en lui, qui se sous-estime constamment, qui ne prend aucun risque et ne répond qu'à coup sûr. Son taux de non-réponse est parmi les plus élevés. Il se sent aussi particulièrement mal à l'école*.

Tous les psychologues le disent : la confiance et l'estime de soi sont des facteurs décisifs de réussite. Il y a des prophéties auto-réalisatrices dans un sens ou dans l'autre : l'enfant ou l'adolescent finit par se conformer à l'image que l'on donne de lui.

Une part importante des résultats médiocres obtenus par notre système éducatif, en décalage avec les moyens mis en œuvre et la qualité des enseignants français, trouve sa source dans cette tendance forte à la dévalorisation du travail fourni. Le problème ne réside pas en effet dans les scores des meilleurs élèves, parfaitement au niveau des pays les plus performants, mais dans ceux des mauvais et des plus fragiles, ceux qui très tôt, ont subi de plein fouet ce jugement lapidaire et définitif.

* Il suffit de se reporter aux nombreuses publications de l'O.C.D.E. sur la comparaison des résultats scolaires. Nous y avons fait largement allusions dans les précédentes publications du MLCLMC.

Ici, d'ailleurs, nous retrouvons pleinement en œuvre le critère socioculturel. Les catégories socio-professionnelles élevées savent mieux gérer le système de défiance qui structure notre enseignement.

Lutter contre la constance macabre et pour un système d'évaluation qui donne confiance aux élèves et aux étudiants, c'est améliorer l'ensemble des résultats et particulièrement ceux des plus fragiles et même des médiocres.

À l'origine du pessimisme français

L'enjeu va bien au-delà de la seule période scolaire et universitaire. Le pessimisme français est bien connu, toutes les enquêtes le montrent et sur la longue durée. Les Français sont parmi les peuples les plus inquiets sur leur devenir. La crise, réelle, n'en est pas la cause : ce pessimisme apparaît bien avant, dans des périodes de croissance économique et d'amélioration du niveau de vie. Inutile de dire que ce sentiment est démobilisateur, à plus forte raison en temps d'extrêmes difficultés. Ici la comparaison avec les Etats-Unis est cruelle : « *Yes, we can* », oui nous pouvons, La formule bien connue de la campagne électorale d'Obama ne fait que reprendre le dicton très populaire « *We can do it* » Nous pouvons le faire. Inutile d'insister sur l'optimisme fondamental américain et sa capacité de rebondissement qu'entraîne cette conviction.

Les observateurs s'interrogent souvent sur la source de ce pessimisme et ne songent pas à se retourner vers l'Ecole, si importante aux yeux des Français. Le pessimisme s'est d'abord inculqué dans un système d'évaluation fondé sur la défiance, générateur d'échecs. Il est temps de lui substituer la confiance. C'est une cause nationale.